

Bernard Hoepffner

Claude Riehl à tombeau ouvert

Tombeau ouvert... cela va sans dire, puisqu'une des dernières traductions de Claude Riehl est intitulée *Tina ou De l'immortalité*, un livre d'Arno Schmidt et, naturellement, comme la plupart des livres qu'il a traduits sont de cet auteur, il devient difficile de séparer l'auteur de son traducteur : en parlant avec Claude Riehl, on finissait toujours par parler d'Arno Schmidt ; car Schmidt est un de ces auteurs – un aleph – qui ramène tout à lui, on dirait presque qu'il contient tout, et nous parlions de tous ces autres auteurs qui avaient passionné Schmidt, qui passionnaient donc Claude Riehl et qui, justement, presque tous, me passionnaient. Nous nous sommes rencontrés à Lyon autour d'un numéro spécial de la *Quinzaine littéraire* sur la traduction ; la dernière rencontre, c'était chez lui, à Strasbourg, enfin, à Lingolsheim, pour parler de James Joyce, et donc, évidemment, d'Arno Schmidt. Nous échangeons des e-mails :

Je termine demain à midi (hé oui!) la traduction d'une des choses les plus cinglées qu'Arno Schmidt ait jamais écrites : Kaff, itou Mare Crisium. (Le titre, absolument impossible, changera pour la publication). Des mois de tunnel, tête baissée à fond la caisse. Je compte enfin devenir humain (vers 14 heures).

Bon, il n'y avait pas qu'Arno Schmidt, il y avait aussi Oscar Panizza, Albert Ehrenstein, Joseph Roth, Melchior Vischer, etc., mais en fin de compte, il n'y avait qu'Arno Schmidt ; et il est évident, vu la difficulté à le

faire passer en français, qu'on devrait peut-être plutôt parler d'Arnaud Leforgeur. Si Claude avait pu vivre un peu plus longtemps, sans doute aurions-nous fini par comprendre un peu mieux à quel point traduire, c'est écrire, à quel point traduire, c'est faire semblant d'être le double d'un autre, c'est un peu aussi se faire croire que l'on est corps et âme au service d'un autre que soi. Claude, il avait beau être au service d'un autre, c'était on ne peut plus lui qu'il était, et il était massif. Et d'ailleurs – bien que cela m'importe moins que de savoir qu'il n'est plus là –, qui va monter sur le vélo d'Arno Schmidt, maintenant, quand on sait que c'est d'une bicyclette anthropophage qu'il s'agit ? Je crois que nous aurions préféré qu'il reste en selle, même si, comme l'a démontré Flann O'Brien dans *Le Troisième policier* (Arno et Claude admiraient beaucoup O'Brien), du fait de l'échange des particules au contact de la selle, le vélo d'Arno était déjà en partie Claude et Claude en partie vélo.

Et comme je termine cette sorte d'étrange hommage à Claude Riehl, mort le 11 février dernier, à l'âge de 52 ans, le premier Maikäfer vient frapper contre la vitre, c'est normal, nous sommes le premier mai. Il a disparu bien trop tôt, et il habitait bien trop loin, et outre traduire Arno Schmidt, ce qu'il faisait si bien, il avait tant d'autres choses encore à nous dire.

« : “FINI !! !” / (Et, laissant tout en plan ; nous, debout ; comme gênés .) –»

Arno Schmidt, *Vaches en demi-deuil*, traduit par Claude Riehl, Tristram.